

Alex Israel



The art show must go on

Natif de Los Angeles, il a parfaitement intégré les codes du star-système hollywoodien et ceux du monde de l'art international, jusqu'à en faire une synthèse presque parfaite. Cynique ou visionnaire ?

Par Natacha Wolinski



Si Alex Israel n'est pas encore une star, il travaille ferme pour le devenir. Appliquant à la lettre le b.a.-ba de l'esbroufe hollywoodienne, il ne répond aux questions que par e-mail, n'accorde qu'un rendez-vous de cinq minutes chrono au Beverly Hills Hotel pour une séance photo, garde ses lunettes noires pendant le shooting, vérifie sur l'écran numérique que le portrait lui convient, dit merci en offrant une poignée de main aussi molle que possible, puis file vers des horizons dont lui seul a le secret. A 33 ans, Alex Israel est un artiste emblématique des mutations que connaît Los Angeles depuis quelque temps. Il a intégré tous les codes du star-système, mais c'est moins par mégalomanie que parce que cette stratégie entre dans la logique de son œuvre, qui centrifuge la mythologie bling d'Hollywood et la morgue de l'art conceptuel. Né à Los Angeles et élevé à Westwood, à quelques encablures du Walk of Fame, Alex Israel nourrit depuis toujours une fascination pour le monde de l'*entertainment*, particulièrement puissant dans la mégapole. Cette fascination trouve d'ailleurs sa confirmation dans son prochain grand projet : un long métrage à classer dans la catégorie des films de surf, thème qui relève d'une culture typiquement locale.

En attendant, d'ici à l'automne 2016, la sortie de cette œuvre aux Etats-Unis, un aperçu du travail d'Alex Israel sera prochainement visible à Paris. La galerie Almine Rech va exposer, à partir de juin, trois des *Lens* de l'artiste, des verres anti-UV au format géant – plus de 2 mètres de haut –, des sculptures pop minimalistes dans lesquelles

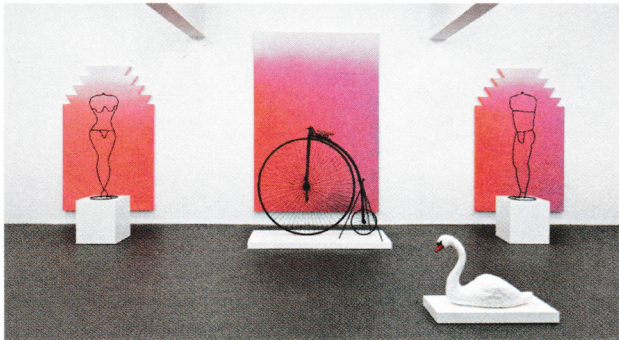
l'image du visiteur se réfléchit, lui donnant ainsi une idée de la mesure de son ego. Ces *Lens* sont des œuvres d'art proposées à la vente. La gamme de lunettes de soleil Freeway Eyewear est, elle aussi, proposée à la vente. Mais, commercialisés depuis quatre ans, ces objets n'ont pas le même statut que les *Lens* et relèvent, selon l'artiste, de la consommation. Avec Alex Israel, la confusion entre art et business est savamment entretenue, si bien que ses lunettes Freeway Eyewear, dont raffolent les célébrités d'Hollywood, ont fait l'objet d'éditions limitées signées Barbara Kruger ou Raymond Pettibon, qui sont, pour leur part, des pointures du monde de l'art contemporain. « *Les lunettes de soleil sont "le" symbole de la Californie du Sud. Elles changent notre façon de voir le monde et, à ce titre, elles entrent dans le champ de l'art* », concède-t-il. Ces lunettes se retrouvent de façon omniprésente dans la websérie « *Rough Winds* », qu'Alex Israel a réalisée en 2010 : dix épisodes dignes d'un soap-opéra, dans lesquels de jeunes gens bronzés surfent, golfent et s'alcoolisent en s'abritant derrière des verres teintés, pour compenser la malchance d'être nés beaux, riches et idiots. Une ode à la vacuité angelena, inspirée des pires scénarios de Bret Easton Ellis. On retrouve aussi les fameuses lunettes noires sur le nez d'Alex Israel lui-même, lorsqu'il se grime en animateur télé et interviewe, pour le compte de son émission « *As it Lays* », des people sur le retour tels que Larry Flynt, Melanie Griffith ou Marilyn Manson. Entretiens surréalistes lors desquels les invités répondent à des questions échevelées du type « *que portez-vous pour dormir ?* », « *croyez-vous aux superpouvoirs ?* » ou encore « *quels sont les ingrédients d'une salade parfaite ?* » « *'As it Lays' est un hommage à Los Angeles, explique-t-il. Je voulais faire un portrait de la ville, mais sans passer par le pinceau du peintre. J'ai donc décidé de réaliser des portraits télévisés en m'inspirant du show d'Oprah Winfrey, tout en le détournant. Je vois 'As it Lays' comme une archive des voix de L.A., celles qui ont façonné le paysage culturel de cette ville. La culture de l'entertainment est l'un de ses fondements, elle lui permet d'exister et de fonctionner. Mon travail est fondé sur cette idée de l'industrialisation de la culture, mais, en même temps, il est lié à mon expérience quotidienne de la ville, à ses éléments formels comme les billboards ou les architectures hispanisantes, à ses vibrations, à sa lumière dorée comme nulle par ailleurs.* »

Des interrogations sur l'art remises au goût du jour

Comme celui de James Turrell ou d'Ed Ruscha, l'art d'Alex Israel est adossé aux cieux radieux de L.A., avec filtres anti-UV, bien sûr. Derrière les invités de ses talk-shows improbables, le décor rosé du studio évoque les couchers de soleil à Venice Beach. Il rappelle surtout la chromie douceuse des peintures de l'artiste, qu'il vend à prix d'or : l'une d'entre elles est partie pour 581 000 dollars chez Phillips, à New York, en mai 2014. Là encore, l'artiste joue sur un effet de contamination. Peintures sirupeuses ou fonds de décors ? Les toiles d'Alex Israel maintiennent l'ambiguïté, d'autant qu'il ne les réalise pas lui-même, des décorateurs le faisant à sa place. « *Je les conçois sur ordinateur et, ensuite, elles sont mises en peinture par des décorateurs des studios Warner Bros. Elles portent au dos le logo de la compagnie.* » Lorsqu'il expose ses tableaux, qu'il nomme des « *flats* », chez Gagosian, à Rome, ou chez Reena Spaulings Fine Art, à New York, Alex Israel ne manque jamais d'exposer aussi, sur des socles blancs, des accessoires de cinéma. Une guitare, une selle ou une roue pour hamster... autant d'objets ready-made qu'il loue pour leur offrir le statut d'œuvres d'art le temps de l'accrochage, avant de les renvoyer à leur magasin ▶



2

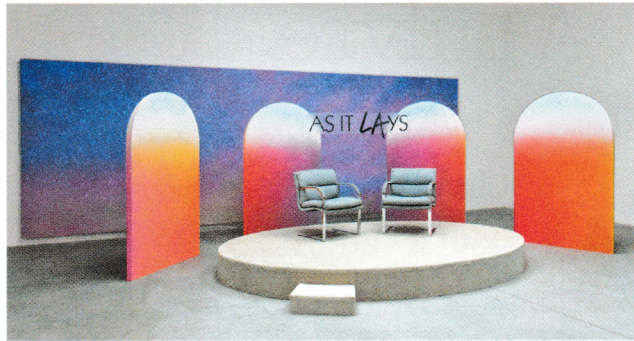


4



5

1. ALEX ISRAEL. 2. *MOVIE STAR MAPS*, DÉTAIL D'UNE INSTALLATION MURALE, 2014. 3. LE PLATEAU DU TALK-SHOW « AS IT LAYS », AU COURS DUQUEL ALEX ISRAEL INTERVIEWE DES PERSONNALITÉS DE L.A., EXPOSÉ AU CONSORTIUM, À DIJON, EN 2013. 4. VUE DE L'EXPOSITION QUI S'EST TENUE À LA GALERIE PERES PROJECTS, À BERLIN, EN 2011. 5. *SELF-PORTRAITS*, EXPOSÉS À LA GALERIE ISBRYTAREN, À STOCKHOLM, EN 2013. 6. *LENS (JADE)*, 2013. TROIS DE CES VERRES ANTI-UV DE TAILLE XXL SERONT EXPOSÉS À L'ALMINE RECH GALLERY, À PARIS, EN JUIN-JUILLET.



3

► d'origine. L'ensemble crée un drôle d'univers : on ne sait plus trop ce qui relève de l'art et ce qui n'en relève pas, ce qui est à vendre et ce qui ne l'est pas. A quoi tient la valeur marchande d'une œuvre réalisée et signée par d'autres ? L'art est-il une valeur éphémère, liée à son seul contexte ? L'artiste peut-il être en même temps animateur de talk-shows, réalisateur de films de glisse et chef d'entreprise ? Alex Israel reconduit, sans se leurrer, des interrogations déjà formulées par Warhol, Duchamp et Picabia.

L.A. dans les gènes

Sa manière futée d'occuper simultanément tous les terrains et de jouer avec les codes et les clichés de l'art se nourrit de ses expériences passées. « J'ai travaillé pour le marché de l'art pendant quelques années avant de rejoindre la University of Southern California (USC). J'ai démarré chez Blum & Poe, puis chez Sotheby's, à New York, et, ensuite, je suis devenu l'assistant de Jason Rhoades. Lorsqu'il est mort, je me suis occupé de ses archives au sein de la galerie Hauser & Wirth. Connaître la façon dont le système de l'art contemporain fonctionne m'a rendu plus léger et plus libre. Je n'ai jamais été paralysé par l'anxiété de ne pas savoir ce que deviendrait mon œuvre, une fois sortie de l'atelier. » Son attachement véritable à la culture de la lumière propre à Los Angeles, combinée à une connaissance intime du système de l'art, permet à Alex Israel de jeter des ponts entre hommage et parodie, cynisme et authenticité. Son jeu sur les chromos de la ville – le surf, les lunettes et les couchers de soleil, le *celebrity show* permanent – recouperait-il une réalité plus profonde, teintée de nostalgie ? « J'ai grandi à Westwood et j'y vis toujours. Mes meilleurs compagnons sont mes sœurs et d'anciens camarades de classe, avec qui je partage les mêmes souvenirs d'enfance : manger un yaourt glacé dans le magasin de mon père, *The Big Chill*, tous les jours après l'école ; tomber sur Muhammad Ali au coin de Glendon et Kinross, qui nous tend un pamphlet intitulé Dieu est amour. Je ne suis pas sûr que Los Angeles ait tant changé depuis ce temps-là. Il y a toujours le même soleil et les mêmes embouteillages. Angelyne [chanteuse, actrice et modèle, icône du L.A. des années 80, NDLR] conduit toujours sa Corvette rose, mes jeunes neveux jouent dans le même parc que celui où je jouais enfant, et les parkings secrets en ville sont toujours secrets. » Alerte à Malibu : Alex Israel, trafiquant d'art en tout genre, pourrait bien être un vrai romantique. ■

Alex Israel, *Summer*, Almine Rech Gallery, 64, rue de Turenne, Paris 3^e. Du 13 juin au 25 juillet. www.alminerech.com